

VidéoAsis, ou les projections du désir

par MARC MERCIER, directeur de festival, programmateur d'art vidéo

S'il me fallait choisir les trois plus importantes séances de cinéma, je citerais sans hésiter ces trois événements, l'un dans la grotte de Chauvet, l'autre en Grèce et enfin, le dernier, dans le désert marocain.

Marc Azéma situe les premières projections « cinématographiques » dans des grottes préhistoriques, il y a environ 35 000 ans. Dans son ouvrage « La préhistoire du cinéma (Origines paléolithiques de la narration graphique et du cinématographe) » aux Éditions Errances (2011), il nous fait la démonstration scientifique que des fresques murales étaient mises en mouvement par un jeu d'ombres et de lumières réalisé avec des torches.

La seconde projection qui ne cesse de préoccuper l'humanité fut celle inventée par Platon avec sa fameuse « allégorie de la caverne », voilà à peu près 2400 ans.

Enfin, la troisième, je la situerais dans l'oasis de Figuig (sud-est marocain), il y a 23 ans. C'est celle-ci que je vais vous conter.

Printemps 1997. La 5^e édition du Festival d'art vidéo de Casablanca vient de se terminer. Je me rends

alors à Oujda, tout contre la frontière algérienne. J'y retrouve des étudiants. Nous partons pour l'université récupérer un magnétoscope, un vidéoprojecteur et un écran portable. Nous nous rendons le lendemain matin à la gare routière. Il est cinq heures. Direction le sud, Figuig. La route sera longue, 254 kilomètres chaotiques, arrivée annoncée pour 14h. Le chauffeur nous invite à ranger notre matériel dans la soute à bagages.

Le car fait escale dans chaque village, mais soudain il s'arrête en rase campagne. Il commence à faire très chaud. Le désert n'est pas loin. Je regarde par la vitre. J'aperçois un homme accompagné de cinq moutons. Le chauffeur descend du car, ouvre la soute. Ensemble, ils y entassent les ovins. Je m'inquiète pour notre matériel qui n'est pas protégé. Mes complices rient. Le berger monte, le car reprend sa route. J'apprends qu'il y a un important marché aux bestiaux à Oujda où se rendent tous les éleveurs de la région.

Épuisés, nous arrivons. Nous sommes aux portes du Sahara. Il y a tout autour de nous de petites montagnes qui semblent des pétales entourant le cœur d'une fleur. Il y a là une palmeraie contenant près de dix mille dattiers. Aux abords, Figuig, ses maisons de terre et ses quelques 16 000 habitants. Les arbres dégagent des bouffées d'air frais

bienvenues. On me montre comment fonctionne le système d'irrigation des différentes parcelles. Tout est manuel et d'une efficacité redoutable.

Nous sommes accueillis par l'extraordinaire délégué de la culture, monsieur Amar Abou, qui nous convie à un repas en présence du Pacha. Je scrute ce dernier. Cela me rappelle la première fois où, en Bretagne, je me suis retrouvé devant un druide. Je pensais jusqu'alors que ces personnages n'existaient que dans les contes. J'ai osé cette question : « Vous êtes vraiment un Pacha ? ».

Je me souviens avoir fait une erreur stratégique. J'ai fait honneur aux trois premiers plats arrivés sur la table en acceptant d'en reprendre. J'ignorais que quatre autres suivraient. Constatant ma peine à terminer mes assiettes, mes hôtes m'expliquèrent qu'il fallait toujours discrètement compter le nombre de nappes qui composent la table. Après chaque plat, on en enlève une.

Pour digérer, nous errons dans la ville qui porte les traces de toutes les cultures et religions qui se sont installées ici depuis la nuit des temps. Mais mon attention est tout d'abord attirée par des femmes vêtues d'un habit blanc de la tête aux pieds (le haïk), ne laissant apparaître qu'un œil. L'une d'elles, passant à mes côtés, tourna alors la tête comme seules savent le faire les oiseaux,



↑ Femme portant le haïk – © Fatima Zohra Chayeb

et me transperça de son œil. Qui n'a pas vécu cette expérience ne peut pas savoir ce qu'est un coup de foudre.

Puis, on m'amena dans une petite cabane de pierres qui entourait un trou dans lequel nous descendîmes empruntant des escaliers de terre. Plus nous nous enfoncions, plus la chaleur augmentait. Au fur et à mesure, chacun ôtait un habit. Soudain, presque nu, j'entendis le clapotis de l'eau. Mes yeux mirent un temps à s'habituer. Il y avait quelques bougies. J'aperçus bientôt des silhouettes dans l'eau chaude. Nous étions dans un hammam naturel.

Le soir venu, on nous montra nos chambres situées dans un petit hôtel municipal dont la terrasse surplombait l'oasis. À l'aube, je fus réveillé en douceur par le son mélodieux d'un oud. Le responsable du lieu m'expliqua que, chaque matin, il mettait un disque du grand musicien algérien Alla (le maître du foundou), immigré en France. Les baffles étaient tournés vers l'Algérie toute proche dont les frontières avec le Maroc étaient fermées, pour que son peuple ne l'oublie jamais.

Plus tard, on nous accompagna jusqu'à la cour de l'école où la nuit venue se déroulerait la programmation que j'avais préparée pour l'ouverture du premier Festival d'art vidéo de Figuig que nous avons nommé les VidéoAsis. Les habitants de Figuig (et de la région) étaient attachés à cet établissement

qu'ils avaient construit bénévolement de leurs propres mains, m'a-t-on dit.

Notre première tâche fut d'enlever les poils de mouton à l'intérieur du vidéoprojecteur. Pas une mince affaire. Puis nous installâmes l'écran, fîmes des essais son et image. Techniquement tout était au point. Je n'avais qu'une seule inquiétude : le public viendra-t-il ? Que peuvent signifier ici, à l'orée du désert, les mots « art vidéo » ?

Amar Abou ne semblait pas inquiet. Il m'expliqua que, depuis des années, il attire à Figuig des musiciens, des conférenciers, des poètes. La municipalité n'a pas d'argent, mais un petit hôtel pour ses hôtes, un site sublime et une population curieuse et cultivée. C'est d'ailleurs ainsi que j'ai été moi-même convaincu de venir jusqu'ici. Et puis, je me souviens que le réalisateur vidéo et critique Jean-Paul Fargier avait fondé ici un ciné-club du temps de son service militaire dans la coopération.

Le soleil s'était enfin couché. Notre salle en plein air offrait l'obscurité souhaitée. Le public commença à affluer. Les hommes s'installèrent à droite, les femmes et les enfants à gauche. Nous dénombrâmes plus de deux cents personnes. Ma peur ne faisait qu'amplifier. Je commençais à regretter le choix des œuvres peut-être mal adaptées pour un public non averti : des vidéos de Robert Cahen, Jean-François Guiton, Bettina Gruber, Mounir Fatmi bien sûr, l'enfant

du pays pas encore doté de la réputation internationale qu'il a aujourd'hui.

À la fin de la séance fort applaudie, vint le temps des questions. Quelqu'un me demanda aussitôt de définir l'art vidéo. Ma réponse quelque peu académique ne sembla pas satisfaire l'audience car, aussitôt, s'engagea une discussion animée en berbère. Puis, au bout d'une bonne dizaine de minutes, quelqu'un se mit à me parler en français. Il avait noté que certains films comportaient parfois plusieurs images en même temps. Comme certains tapis qui ont plusieurs motifs souvent abstraits. Chacun, en les mettant en relation les uns avec les autres, peut inventer une histoire cohérente : « L'art vidéo, c'est donc du tapis électronique ».

Croyez-vous que tout le monde allait être satisfait ? La discussion reprit pendant encore une dizaine de minutes. L'étudiant qui était près de moi me confirma qu'ils étaient toujours en train de se chamailler sur la définition, jusqu'à ce que quelqu'un à nouveau prenne la parole pour m'offrir une seconde définition. Cette fois-ci, il me parla d'une calligraphie qu'il avait dans sa chambre. Bien sûr, qu'à l'origine, il y a un vrai mot. Mais c'est aussi une image, sinon l'artiste se serait contenté d'écrire le mot comme dans un journal pour que tout le monde comprenne le sens. Là, à chaque fois que nous le

regardons, nous percevons une signification nouvelle : « L'art vidéo, c'est de la calligraphie électronique ».

Mon émotion était à son comble. La soirée aurait pu s'achever là. Mais non, les gens me demandèrent s'il ne serait pas possible d'organiser un atelier de formation parce qu'eux aussi voulaient faire des films comme ceux qu'ils venaient de découvrir.

Dans le public, certaines femmes portaient le haïk. Je demande alors à l'une d'elles l'autorisation de la prendre en photo. « Bien sûr », me dit-elle. Je m'agenouille pour récupérer mon appareil dans mon sac. Je me relève. Elle avait découvert son visage. Il n'y a qu'un étranger pour prendre en photo un bout de tissu quand, dessous, est dissimulé un magnifique sourire. Leçon de cinéma. Exercice pratique de la représentation. Ce qui fait écran attire l'attention. Le sourire est l'oasis des images.

De toutes mes expériences de programmateur d'art vidéo en France et dans le monde, cette soirée reste pour moi la plus incroyable. Je dirais même qu'elle fut fondatrice d'une manière de penser mon métier et de rêver d'un usage de l'art qui soit l'objet d'un partage entre des communautés humaines les plus diverses soient-elles. Ainsi, nous serions en mesure de projeter nos rêves sans limites vers un avenir enfin désirable.